AU ZOO, Ô DÉSESPOIR

NÉNETTE, LA DOYENNE du pavillon des singes du Jardin des Plantes, capturée en 1972.

© Sylvain Ageorges / La Collection

Derrière la promesse d'émerveillement, le malaise s'installe. Conditions de captivité, utilité éducative, bien-être animal... Le modèle vacille, laissant place à une question frontale : peut-on encore justifier cette « mise en scène » pour notre seul plaisir ?

PAR FRÉDÉRIC BRILLET

Le regard morne, un groupe d'orangs-outans contemple les visiteurs massés derrière les vitres, les enfants poussent des cris au moindre mouvement pour attirer leur attention… À la Ménagerie du Jardin des Plantes à Paris, le plus ancien zoo encore en activité en France, ces grands singes, remarquablement intelligents, ont enduré jusqu'à tout récemment la surexposition au public, et surtout le manque d'espace. Car dans leur milieu naturel, les forêts équatoriales de Java ou de Bornéo, ils grimpent dans les arbres, se perchant jusqu'à 30 mètres de hauteur.

Petite « victoire » en ce printemps 2026 : après des décennies dans une cage étriquée, l'orang-outang Nénette, capturée en 1972 et doyenne du pavillon des singes, peut désormais accéder, avec ses congénères, à un espace extérieur haut de 15 mètres. Libres enfin ? N'exagérons rien ! Certes plus spectaculaire, le nouvel enclos vitré de 570 mètres carrés au sol n'est qu'une pâle

réplique de leurs forêts d'origine en Indonésie. Mais cette rénovation tardive et très partielle devrait permettre au zoo d'atténuer les critiques récurrentes sur la vétusté et l'étroitesse de ses installations.

ET ILS TOURNENT INLASSABLEMENT EN ROND

Quant aux autres espèces, elles attendront. Non loin des singes, dans des cages tout aussi étriquées, de grands rapaces sautillent de branche en branche, condamnés à ne jamais prendre leur envol. Les félins, dont une panthère des neiges, ne sont guère mieux lotis. Certains tournent inlassablement en rond : un comportement « stéréotypique » des animaux en captivité quand ils s'ennuient, faute d'un environnement adapté.

D'où la gêne des visiteurs adultes, même si le ravissement de leur progéniture éteint vite leurs scrupules. *« Ce n'est pas bien de les enfermer comme ça, mais je suis content que mes petites-filles puissent les voir »*, explique Joseph, 64 ans. Un motif qui ne saurait justifier l'enfermement d'animaux sauvages, rétorquent les associations animalistes, comme Projet Animaux Zoopolis. D'ailleurs, celles-ci réclament la fermeture des zoos, à commencer par ceux financés avec l'argent public qui, en plus, sont souvent déficitaires.

Consciente du risque pour sa réputation, la Ménagerie a multiplié les contre-feux et ce, avant même la rénovation de la singerie. Lors de notre visite l'hiver dernier, des pancartes reconnaissaient ainsi que *« les orangs-outans explorent vite leur enclos »* et peuvent *« s'ennuyer »*. Mais la direction avait trouvé la parade. Il suffisait d'*« enrichir le milieu »* en y introduisant différents *« stimuli tactiles, olfactifs, gustatifs, auditifs ou visuels »*. Et le stimulus qui faisait alors fureur chez les orangs-outans, c'était un carré de plastique blanc qu'ils mâchouillaient longuement pour tromper l'ennui. *« On leur donne ces matériaux récupérés dans des cartons de livraison. Ils s'en servent pour faire leur litière, ils ne les avalent pas »*, assurait un soigneur. Utiliser des animaux en voie de disparition pour recycler du plastique, il fallait y penser. On en viendrait presque à croire que ce qui est mauvais pour les tortues marines est bon pour les primates… Sollicitée par *We Demain* pour en savoir plus, la direction n'avait pas donné suite.

« FAIRE OUBLIER QUE CES ANIMAUX SONT PRISONNIERS EN VÉGÉTALISANT LES ENCLOS, EN CRÉANT DES RELIEFS, ET DONNER AINSI L'ILLUSION QU'ILS ÉVOLUENT EN LIBERTÉ ! »

À sa décharge, la Ménagerie subit les contraintes d'un site classé, situé dans un environnement urbain sans possibilité d'extension – de quoi mettre à rude épreuve le bien-être animal… Son plan de développement prévoit d'ailleurs de présenter moins d'espèces pour laisser à celles qui restent davantage d'espace. Mais c'est un ajustement, pas une remise en question. *« Quel gaspillage d'argent public pour alimenter la captivité animale »*, s'insurge Amandine Sanvisens, cofondatrice de l'association Projet Animaux Zoopolis (PAZ). D'autant que la Ménagerie du Jardin des Plantes doublonne avec un autre zoo public, celui de Vincennes, rénové à grands frais dans les années 2010, mais dont la fréquentation demeure très en-deçà de ses objectifs.

Au-delà du cas parisien se pose plus que jamais la question du devenir des zoos. Certes, sous le premier quinquennat Macron, ils ont obtenu une réduction complaisante de leur TVA, passée de 10 à 5,5 %, au motif de leur rôle de conservation et de leur dimension éducative.

L'ARGENT PUBLIC POUR ALIMENTER LA CAPTIVITÉ ANIMALE

Mais, dans les faits, ils peinent à justifier d'une quelconque utilité collective et paraissent de plus en plus anachroniques. Les spectacles d'animaux sauvages, marins ou terrestres ont déjà été interdits dans les cirques et parcs d'attractions au nom du bien-être animal. Une solution pourrait être de revoir le modèle « zoo ». Sauf qu'elle se heurte à *« une contradiction majeure entre ce que veut le public et ce à quoi aspirent les animaux »*, pointe l'historien des zoos, Éric Baratay. Et de préciser : *« Quand on leur en donne la possibilité, la plupart des animaux se cachent et les visiteurs ne voient pas grand-chose, ce qui réduit l'attractivité du zoo et limite sa capacité à agrandir ou à végétaliser les enclos. »*

PRIVÉS D'ENVOL
Les flamants roses ne sont guère mieux lotis que les rapaces.

© Frédéric Brillet

Pour survivre, les défenseurs des zoos avancent les mêmes sempiternels arguments, dont la conservation des espèces en voie de disparition. Mais ces dernières ne représentent qu'une part minoritaire de leurs pensionnaires : la présence de la plupart des animaux dans les zoos se justifie par leur capacité à séduire ou à impressionner le public. D'où l'omniprésence des lions et chimpanzés. La reproduction en captivité d'espèces menacées, ou non, est l'alibi pour poursuivre indéfiniment leur activité : difficile de relâcher des animaux incapables de survivre seuls. La boucle est bouclée.

« LA REPRODUCTION EN CAPTIVITÉ EST L'ALIBI POUR POURSUIVRE INDÉFINIMENT LEUR ACTIVITÉ : DIFFICILE DE RELÂCHER DES ANIMAUX INCAPABLES DE SURVIVRE SEULS. »

Les zoos se targuent, par ailleurs, de jouer un rôle pédagogique : voir un animal « en vrai » permettrait de mieux comprendre la biodiversité. Un argument discutable là encore, puisque les animaux en captivité ne peuvent exprimer leurs comportements naturels et que l'on en apprend bien plus sur une espèce en regardant un documentaire animalier tourné dans son pays d'origine. Mais qu'importe la faiblesse de ces arguments, les dirigeants de zoos, privés ou publics, refusent toute remise en cause. Les premiers engrangent de juteux bénéfices, les seconds font de la résistance pour préserver emplois et statuts… *The show must go on*, puisqu'il s'inscrit dans une tradition séculaire.

Il est vrai que le zoo n'est jamais qu'un divertissement conçu pour les humains, qui repose sur une *« mise en scène »*, analyse l'universitaire Éric Baratay. *« Au XIXe siècle, on exhibait derrière des barreaux des animaux venus, pour beaucoup, de nos colonies, pour signifier qu'on les avait vaincus. Aujourd'hui, la sensibilité du public a évolué et il s'agit de faire oublier que ces animaux sont prisonniers : en végétalisant les enclos, en créant des reliefs, on donne aux visiteurs l'illusion qu'ils évoluent en liberté dans la nature. »* ■